

Dire nos métiers et surtout les écrire

Mireille Cifali

Le travail peut être abordé comme une activité en direction de l'extérieur, mais il est aussi une activité en direction de l'intérieur. C'est une subjectivité qui porte les actes et les paroles, se fait auteur ou pas de gestes, qui trouve dans le travail de quoi gagner sa vie mais aussi progresser dans sa destinée humaine. Nos métiers visent la transformation de l'autre avec qui le travail se fait, mais il n'y a pas de transformation de l'autre sans transformation de soi, pas de compréhension du monde sans compréhension de soi. Cette dimension d'intériorité est nécessaire à la compréhension même du travail. Reste à penser cette subjectivité, pour accomplir les gestes techniques appropriés. J'habite ce versant obscur, parfois caché du travail.

Intériorité

Travailler avec un autre dans un cadre institutionnel pose inéluctablement les questions de la subjectivité de celui qui travaille, de la subjectivité de celui qui constitue la « mission » du travail, et de la qualité de leur lien. Résolument, je me situe dans les métiers de la relation, qu'on peut ou pas appeler « métier de l'humain ». Les « métiers de l'humain » se différencient d'autres métiers, dans le sens que ce qui les fonde est une altérité, ce qui les autorise est la présence d'un autre avec qui il nous faut faire, parler, agir. Nous sommes constamment dans un dialogue - s'avérant certes parfois un monologue -, où il se forge une adresse à cet autre qui grandit, guérit, qui devient un homme ou une femme prenant place dans une société. Cet autre semblable et différent que nous ne pouvons pas forger à notre volonté, qui résiste, avec qui il s'agit de compter. Que nous contraignons, que nous accompagnons. Qui dépend de nous mais aussi se rebelle contre nous. Pour qui nous visons une capacité propre de penser, d'agir, de se guider, pour qui nous postulons une liberté.

Tout travail structure la personnalité de chacun et s'appuie sur elle, il peut aussi être cause de sa destruction. Travailler, c'est faire avec la

souffrance de l'autre et avec la nôtre : ne pas la nier, ni nous y engloutir, mais tenter de trouver les conditions pour qu'elle se convertisse. Elaborer cette souffrance est une des composante de notre compétence professionnelle.

Raconter

Quels sont les moyens de développer cette part subjective du travail ? Il y a la parole, il y a l'écriture. Le travail quotidien, l'affect se raconte, la rencontre est dialogue. Après avoir senti, éprouvé, regardé, écouté, agi, un de nos gestes est en effet de parler, raconter : reconfigurer nos actions dans la parole. Pourquoi ? C'est l'un des mouvements qui nous permet de nous extraire de l'action, de prendre du recul, de la distance, d'entendre, de nous surprendre à n'avoir pas vu, pas écouté. De mettre du sens sur ce qui nous est arrivé à l'un et l'autre, comme bonheur mais aussi comme malheur. Pour que notre expérience construise notre savoir, nous avons à y revenir, la mettre en mots, la partager, essayer de la comprendre. Raconter, c'est toujours comme Walter Benjamin l'exprime, dire ce que l'on sait d'expérience. Dire en son nom, sans cacher sa subjectivité, mais en acceptant de la travailler, de rendre compte de nos actes, de transmettre ce que nous avons saisi pour soi et pour l'autre.

Raconter est la première base sur laquelle se greffe la pensée. On configure les événements, on reconstruit ce qui s'est passé. Il s'agit d'une reconstruction dans laquelle opèrent un « je » et un « tu » ou des « ils ». Il y a du lien qui se tisse, donc du dialogue. Cette reconstruction nous permet de nous repérer, et donc d'être capable d'accompagner cet autre dans son errance pour qu'il finisse à son tour par s'y repérer aussi. Nous touchons le vivant, la complexité, la difficulté de saisir le temps qui coule, l'avant et l'après, nous ne pouvons esquiver l'errance, le doute, les points de rupture, les incertitudes, ce à quoi ça tient, souvent à un fil, à l'heureuse coïncidence.

Au risque de l'écriture

Raconter par oral, mais surtout par écrit. C'est en écrivant que l'histoire se construit, que les sentiments se mettent en place, que les paradoxes de notre action émergent. Pour Michel de Certeau, la construction d'un savoir du quotidien passe par une écriture fictionnelle, par une prise d'écriture.

D'où l'importance d'oser écrire (Alain André). Certes des questions éthiques surgissent : protection des personnes qui sont les personnages de la narration et de l'écriture de nos pratiques. On ne peut rendre public ce qui est de l'ordre d'un privé, d'une identité fragile. Mais dans nos métiers, les situations traversées sont emblématiques non des personnes dans leur intimité mais de nos rencontres - échappées ou impasses - avec elles; emblématiques de nos engagements d'altérité. C'est dans la singularité de cette rencontre entre ces personnages qui sont porteurs chacun d'une place, d'une fonction et d'une humanité, que surgit l'essentiel.

Les praticiens n'écrivent pas, ils s'y refusent, ils ont peur, dit-on. L'écriture serait pour ceux qui ont du talent ou du pouvoir, pour des théoriciens ou des romanciers, pas pour des praticiens. Aujourd'hui, en effet, comme hier (plus qu'hier, je ne le sais pas) existe une telle peur pour soi, pour sa place, que toute initiative d'un collègue peut être vécue comme dangereuse. La créativité, le talent nous déstabilise, nous ne nous réjouissons pas de ce que l'un puisse écrire, on le moque, le rabat dans ce qui apparaît comme prétention, Celui qui pense et écrit est montré du doigt. Pour l'écriture des pratiques professionnelles, c'est sans nul doute un frein.

Faut-il encore le rappeler, l'écriture est surtout un patient travail qui exige des lieux, des dispositifs, de la solitude et de la communauté, qui demande du temps et de la rêverie, et nous impose angoisse et jubilation. « Un luxe », diront certains. « Une nécessité pour tout un chacun », réclameront d'autres. L'écriture est toujours le lieu du pouvoir et celui de la liberté.